

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDE AU PRIX REDUIT DE QUINZE CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Da 14 octobre 1909. Thermomètre de E. Claude, Opérateur, Successeur de E. & L. Claude, 118 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'affaire Herzensstein.

Le procès intenté devant la justice finlandaise contre les meurtriers de M. Herzensstein préoccupé à bon droit les esprits en Russie. Sont au point de vue de l'état de l'opinion, soit au point de vue des rapports russo-finlandais, l'affaire donne des indications politiques dont la portée dépasse de beaucoup l'intérêt des débats.

C'est ici que l'on aperçoit cet aspect particulier de l'affaire. Ce procès touche aux relations russo-finlandaises. Il nous en apprend un accord entre les deux nationalités. M. Boulzatzié l'existence de cet accord et se tient à cet argument que si M. Doubrovine a moralement préparé l'assassinat, cette préparation n'a pu se faire qu'à Saint-Petersbourg. Il n'est donc justiciable que des tribunaux pétersbourgeois. En dépit cependant de cette objection spécieuse qu'une partie de la presse appuie, en tournant en dérision l'appareil "moyenâgeux" de la justice finlandaise, la convention russo-finlandaise de 1826 a spécifié que les coupables des deux nationalités seraient jugés "au lieu de l'accomplissement du crime".

Non seulement cette disposition est reproduite par le Code pénal finlandais du 15 avril 1894 et par l'article 216 du Code russe de juridiction criminelle, mais elle vient d'être sanctionnée par une ordonnance ministérielle récente, rendue expressément à l'occasion du procès Herzensstein. On ne connaît dans cet acte l'opinion de M. Stolypine. Respectueux avant tout des engagements anciens pris à l'égard du grand-duc, le président du conseil n'a usé de la compétence nouvelle que lui donne le décret du 5 juin 1908 qu'en vue de rendre responsables aux yeux des agitateurs d'extrême droite les droits garantis au peuple finnois.

Après une quinzaine de jours d'une marche pénible, nous découvrièmes enfin sur une colline du pays des Tsouli, à deux petites journées de Fez, une centaine de tentes dispersées sans ordre; c'était le camp du prétendant, but de notre voyage.

d'abord aucun résultat, et il en serait aujourd'hui de cette affaire comme de tant d'autres pareilles, déjà couvertes par le silence et par la prescription, et le complice principal de Kazantzei, l'ouvrier Laretskine, n'était revenu en Finlande pour se constituer prisonnier. La procédure se rouvrit au mois de mai dernier; elle mit bientôt en cause le docteur Doubrovine, président de l'Union du peuple russe, réputé être l'instigateur et l'auteur moral de l'assassinat. Assigné le 25 août pour le 22 septembre, le docteur Doubrovine s'abstint de comparaître. Les deux accusés principaux, l'un déjà tombé sous la vindicte révolutionnaire, et l'autre, contrairement à la coutume, mais en diminuant un peu l'intérêt juridique de la cause, leur absence ne fait que prêter aux débats plus d'intérêt politique et plus de généralité.

L'addition des témoins met en présence de Laretskine et de l'organisateur de la drojina de combat, Youkevitch-Krasinski, les comparés qui furent leurs alliés, les adversaires qui faillirent être leurs victimes. Rien de surprenant à ce qu'une atmosphère de haine règne dans le prétoire. Elle se traduit dans l'obstruction que les avocats se font les uns aux autres et dans les tentatives de l'un d'eux, M. Boulzatzié, pour éluder la compétence du tribunal. Invité le 22 par la cour à user de termes plus modérés, puis expulsé par ordre du président, le brillant défenseur du docteur Doubrovine s'écria: "On ne me touche pas! Je suis gentilhomme russe!", et mit la main dans sa poche, en faisant mine d'en tirer un revolver.

Ne sachant pas l'arabe, il m'était impossible de partir seul à la recherche du prétendant et je ne trouvai d'abord aucun indigène disposé à m'accompagner. Après un mois de pourparlers, je réussis enfin à vaincre la résistance de deux hommes de la tribu frontrière dont l'un devait me servir de guide et l'autre d'interprète. Dans l'intervalle, le rogui s'était éloigné vers l'intérieur du Maroc, et Oujda avait été réoccupé par les chrétiens, de sorte que j'allais me trouver dès mes premiers pas entre deux armées ennemies. Il fallut luyoyer sans cesse, éviter les grandes routes et dépenser des trésors de diplomatie chaque fois que nous rencontrions des Marocains ou que nous demandions asile dans un douar. Mon identité restait toujours difficile à expliquer, malgré mon costume arabe. Elle changea suivant les circonstances, et je fus présenté successivement comme marchand de moutons espagnol, officier turc, frère d'un capitaine de la mission militaire de Fez et marabout sourd-muet. Malgré ces précautions nous eûmes de fréquentes alertes, et mon appareil photographique, aperçu des indigènes, faillit à plusieurs reprises nous coûter cher.

Après une quinzaine de jours d'une marche pénible, nous découvrièmes enfin sur une colline du pays des Tsouli, à deux petites journées de Fez, une centaine de tentes dispersées sans ordre; c'était le camp du prétendant, but de notre voyage.

rielle de la volonté souveraine, et d'obéir à celle-ci sans cesser d'ignorer celle-là. L'union intime de l'une et de l'autre ne saurait cependant être ostentée. Elle apparaissait, il y a peu de jours encore, par la publication du rescrit impérial adressé au gouverneur général à l'occasion du centenaire de la réunion du grand-duc à l'empire. Après avoir rendu hommage à la sagesse des empereurs valant à la patrie cette belle acquisition du sceptre russe, Nicolas II se félicitait des progrès intérieurs accomplis, de la prospérité réalisée en Finlande, grâce à la sécurité dont elle a pu jouir, et à l'état de paix dont elle a bénéficié. C'est dans des termes semblables que M. Stolypine se portait garant devant la Douma des prérogatives politiques assurées à la Finlande. On doit regretter aujourd'hui que la dernière affaire Herzensstein n'ait pas du moins permis aux deux nations de se mettre d'accord sur l'idée de la justice et de la légalité.

UNE VISITE AU ROGUI.

La nouvelle de l'exécution du rogui ne pourra manquer d'attirer les vingt ou trente Français, qui, depuis six ans, ont reçu l'hospitalité de ce sultan de contrebande. La plupart d'entre eux lui ont rendu visite à sa kasba de Seiouan, située à quelques kilomètres de Melilla; quelques autres, par là accomplir un long voyage pour atteindre le prétendant, qui n'avait encore à cette époque accueilli aucun étranger. C'était en juillet 1903. Au retour d'un voyage dans le Sud-Oraïsi, j'appris que Bou Hamara venait de s'emparer d'Oujda et me rendis en toute hâte à la frontière. Je n'avais pas fait suffisamment diligence, car le matin même du camp pour aller reconquérir Taza, sa capitale, qui s'était livrée aux troupes d'Abd el Azz.

Après une quinzaine de jours d'une marche pénible, nous découvrièmes enfin sur une colline du pays des Tsouli, à deux petites journées de Fez, une centaine de tentes dispersées sans ordre; c'était le camp du prétendant, but de notre voyage.

Après une quinzaine de jours d'une marche pénible, nous découvrièmes enfin sur une colline du pays des Tsouli, à deux petites journées de Fez, une centaine de tentes dispersées sans ordre; c'était le camp du prétendant, but de notre voyage.

A peine avais-je gravi la pente qui donnait accès, que je me vis environné d'une foule gaillarde et barbolee. Je commençai à m'impaciter de son indiscrétion, lorsqu'un homme se fit voir jusqu'à moi et me dit en excellent français: "Bonjour monsieur. Aviez-vous fait un bon voyage?" Il me conduisit à sa tente et se donna comme l'interprète officiel de S. M. Moula-Mohammed. C'était un ancêtre marchand des logis de sophis, très français, mais que certains détails de son langage et de son maintien avaient obligé à chercher refuge sur les bords du Maroc. Il m'apparut que le rogui avait reçu une lettre que j'étais allé écrire quelques jours auparavant pour lui annoncer mon arrivée, mais qu'il ne pouvait me recevoir sur-le-champ, car il avait été grièvement blessé dans un combat récent, non par l'ennemi, mais par un de ses propres soldats qui cherchait à rentrer en grâce auprès du malikzen. Cependant j'étais autorisé à offrir à Sa Majesté un cadeau de bienvenue. Je fus obligé de me dévouer de mon pistolet automatique, arme encore inconnue au Maroc et qui parut un présent convenable.

Si je ne fus pas admis dès mon arrivée à contempler les traits du pseudo-sultan, par contre, je reus la visite successive de tous ses ministres et de plusieurs hauts fonctionnaires de sa suite. Je n'ai jamais vu un tel ramassis de mécontents: tout ce que je possédais resta entre leurs mains. Le "caïd el mechouar" (grand chambellan) eut ma lognette le ministre de la guerre une cuvette en caoutchouc, le grand vizir un revolver belge avec lequel il faillit se tuer, enfin le commandant de l'infanterie une boîte de crayons de couleurs et un double décimètre. Celui que je vis le plus souvent fut le ministre des finances. Il venait sans cesse sous ma tente et me répétait chaque fois qu'il était mon ami. J'eus d'abord la naïveté de croire qu'il agissait d'une formule de politesse. On m'expliqua que c'était une manière déguisée de me demander un cadeau. Ayant épuisé tout mon matériel, j'offris à Son Excellence quatre douros, qu'il empocha avec des transports d'allégresse.

Après une quinzaine de jours d'une marche pénible, nous découvrièmes enfin sur une colline du pays des Tsouli, à deux petites journées de Fez, une centaine de tentes dispersées sans ordre; c'était le camp du prétendant, but de notre voyage.

trouit dans la tente impériale, où le rogui, tout de blanc vêtu et la tête ceinte d'un turban de soie verte, était assis sur un fauteuil Henri II. Les ministres se tenaient rangés d'abord derrière lui, deux ciriers brûlaient dans des candélabres d'argent pour et on n'entrait personne. Après les compliments d'usage, le rogui émit quelques considérations politiques au cours desquelles il jugea délayablement notre action dans le Sud-Oraïsi. Il me vanta le bien-être de ses revendications. Je fus frappé de sa vive intelligence, de son esprit de répartie, et surtout de son grand air, totale des choses d'Europe. L'audience se termina par des souhaits de bon voyage pour mon retour. On amena ensuite un cheval de trois ans, blessé au garrot, que le prétendant m'offrit, et qu'il me recommanda de conduire jusqu'en Europe et de le monter pour juger "le visu" de la générosité de son collègue marocain.

Le rogui, qui était un metteur en scène de premier ordre, profita certainement de ma présence dans son camp pour faire croire aux simples montagnards du voisinage que j'étais un ambassadeur chargé de lui apporter la soumission de toutes les puissances européennes. Il usa à mon intention d'un subterfuge analogue le jour de mon départ. Il m'obligea à rester quelques heures à l'entrée du moment fixé pour notre mise en route afin de me montrer des prisonniers chargés de chaînes dont son armée s'était emparée au dernier combat. Un rapide examen me permit de constater que les prétendus captifs étaient quelques-uns de ses propres soldats auxquels on faisait jouer en mon honneur ce rôle ingrat, et que j'allais vers la veille même se promener en toute liberté le fusil sur l'épaule.

Le rogui m'obligea à me rendre à Melilla et me donna une escorte respectable commandée par un caïd des Guelaya, la tribu qui se trouve aujourd'hui aux prises avec les Espagnols. Le voyage fut très fatigant en raison de la chaleur et du manque d'eau, et ce fut le jour de me reposer deux jours dans la kasba de mon compagnon de route, fort joliment située sur les contreforts du mont Gourougou, qui vient d'acquiescer une si fâcheuse réputation. De là, je me rendis à la douane marocaine qui s'élevait presque aux portes de Melilla. Je ne fus pas peu surpris de voir l'amin (chef de la douane) me remettre une trentaine de pesetas: cette somme était destinée à me défrayer de tout pendant les vingt-quatre heures que j'allais passer dans la ville avant de m'embarquer. "Car, me dit l'aimable fonctionnaire, tant que tu seras sur la terre marocaine, tu resteras l'hôte du sultan et ne devras rien dépenser".

Willie Miller, de Blioxi, Miss. a joué de malheur, hier après-midi. Après avoir perdu une somme de \$50, il a été mis en état d'arrestation par un agent de police à qui il confiait sa mésaventure. Miller a dit qu'il avait perdu son argent dans un car urbain mais comme il n'était pas en état de naviguer seul l'agent de police Jackson a cru prudent de le mettre à l'ombre pour la nuit.

IVRESSE.

Willie Miller, de Blioxi, Miss. a joué de malheur, hier après-midi. Après avoir perdu une somme de \$50, il a été mis en état d'arrestation par un agent de police à qui il confiait sa mésaventure. Miller a dit qu'il avait perdu son argent dans un car urbain mais comme il n'était pas en état de naviguer seul l'agent de police Jackson a cru prudent de le mettre à l'ombre pour la nuit.

Les découvertes sous-marines de Mahdia.

M. Merlin, directeur des antiquités de Tunisie, a fait, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, une communication des plus importantes qui a rempli la séance et a vivement intéressé la compagnie.

En 1907, on découvrit par trente-neuf mètres de fond, sur la côte orientale de Tunisie, près de Mahdia, un gisement considérable, toute la cargaison d'un bâtiment antique, dont on ne sait pas la date. Une foule de bronzes antiques fut découverte, elle fut la première trouvée, rapporta un fragment de statue d'Atlas et constata la présence d'un socle d'une colonne, répartis sur dix rangées et couvrant une espace long de plus de trente mètres. Il y avait là une véritable mine archéologique à exploiter.

On a ramené d'abord une colonne monolithe de marbre, une belle à sœurs grises, mesurant 5 mètres 95 de longueur, et qui, au dire des archéologues, représente à taille moyenne la base de la colonne enfouie.

On a aussi trouvé une série de chapiteaux de style ionien, de formes portant des inscriptions grecques, puis des tessons de poteries, de vases à panes de formes variées, des plaques de céramique. Et mieux encore, une fort belle statue, à peine endommagée, d'Éros-Androgène, figuré en pleine course, sa main gauche tenant un flambeau (cette statue organisée pour servir de lampe). Des fragments, en très grand nombre, de meubles antiques, grâce auxquels on pourra reconstituer de toutes pièces au moins un lit ou un siège; une statue d'Amour dansant, une autre d'acteur barbu et masqué; d'autres encore, d'un art très délicat et d'une ciselure extrêmement fine: une tête de femme en marbre, admirable d'expression et qui peut être comparée aux plus beaux chefs-d'œuvre que l'on connaisse de la Grèce antique; enfin, une ancre de plomb, des colonnettes, des plaques portant des textes qui ont permis de dater la cargaison ainsi conservée par la mer et d'en indiquer la provenance, tout au moins approximative.

M. Merlin a fait partager à l'Académie sa conviction que le bateau coulé avait pris son chargement en Attique et que le naufrage avait eu lieu vers la fin du premier siècle avant notre ère. MM. Georges Perrot, Salomon Reinach, Hausoullier ont présenté sur les découvertes de M. Merlin diverses observations qui ont souligné l'importance. M. Hausoullier doit étudier les textes des inscriptions rapportées par M. Merlin. Il les commentera en détail devant l'Académie. M. Bouché-Leclercq, président de la compagnie, a, au nom de celle-ci, adressé à M. Merlin les félicitations les plus vives. Les

REGINALD KANN.

— Sangdieu! crie Trencavel frémissant de joie, voilà un détail que je suis heureux d'appréhender!... Saint-Priac volent! Saint-Priac indigne!... Trencavel rayonnait. Le cardinal était stupéfait. C'était une de ces fantaisies que ont le faux et le vrai échouent, s'étréignant, se donnant le baiser de cauchemar d'où va surgir le rire de la comédie ou le râle du drame. Monsieur, reprit Richelieu avec une sorte de sévérité non exempte d'admiration, ne songez pas à nier. J'ai là vingt rapports de police. Je puis vous envoyer au gibet. — Monseigneur, dit Trencavel avec le même accent de sincérité que n'ai rien à avouer, rien à nier. — Bien. Tel que vous êtes, vous me plaisez et je vous prends à mon service. Je vous indiquerais, selon les circonstances, ce qui consistera ce service. Pour le moment, je veux que vous épousiez Mlle de Lespars. Vous savez sans doute où la trouver? — Et Trencavel répondit: — Oui, monseigneur. Je sais son logis et l'ai vu aujourd'hui même. Richelieu tressa de bon cœur et se pencha vers Trencavel: — Je me charge, moi, d'arra-

chères sous-marines de Mahdia seront d'ailleurs continuées

THEATRES.

ORPHEUM.

Tous les artistes qui prennent part à l'exécution du programme de vendredi et de samedi sont rappelés à chaque représentation. Il n'y a donc pas dans le programme un numéro qui ne soit intéressant autant qu'amusant.

TULANE.

Geo. M. Cohen et les artistes de talent qui l'entourent ont tout d'abord donné deux représentations de "Yankee Prince", la pièce comédie musicale qui vient d'obtenir un succès considérable au Tulane. A partir de dimanche soir, "A Gentleman from Mississippi", une comédie à succès due à la plume de MM. Rhodes et Wise.

CRESCENT.

Il y avait une foule nombreuse à la matinée donnée au Crescent pour assister à la représentation de "Pierre of the Plains", le beau drame qui est donné cette semaine. La semaine prochaine "The Many Wives" avec le célèbre comédien Joe Morris.

L'ABELLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$1.75 par semaine

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.75 par mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$1.00 par semaine

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$1.00 par semaine

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, ne vendra pas séparément. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser leur mandat.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

— DE —

L'ABELLE DE LA N. O.

No 6 Commencé le 9 Octobre 1909

L'HÉROÏNE

Grand Roman Inédit de Cape et d'Épée

PAR MICHEL ZEVAGO

III

TRENCVEL.

(Suite.)

Quelques minutes, le cardinal étudia, le pose, pour ainsi dire,

de regard. Trencavel, de son côté, cherchait des mots. Il avait ceci à prononcer: — Je ne suis pas Saint-Priac; je suis Trencavel!...

Cela lui semblait très difficile à dire. Ce n'était en effet. Et il y avait de terribles complications: le duel, par exemple, qui pouvait tout d'un coup le conduire à une dernière rencontre, duel avec l'exécuteur des hautes œuvres, il y avait le petit incident de la lettre d'audience prise sur la poitrine même du blessé; incident qui lui apparaissait monstrueux, à cette minute où il soutenait, non sans trembler "in petto", l'examen du cardinal. Tout cela donc était redoutable. Il s'en dégageait une odeur de chanvre bien savonné pour faire glisser le nez coalant. Trencavel comprit que sa vie tenait à un fil. Ce fil portait un double nom: c'était la bienveillance de Richelieu — ou c'était la corde d'un gibet.

— Si l'Éminence me veut du bien, songe-t-il, je suis sauvé. Et pourquoi ne me voudrait-elle pas du bien, puisqu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer un courrier pour me le dire? Allons, Trencavel, il s'agit ici de montrer un peu d'esprit et d'arracher la pauvre académie aux griffes des hommes acérés. — A cette dernière pensée, le sang lui monta à la tête. Il ouvrait la bouche...

— Monsieur de Saint-Priac, dit ce moment le cardinal, voulez-vous épouser Annaïs de Lespars?...

Trencavel baissa la tête et plia les épaules, assommé par le coup. Alors, danger, pillage de son académie, risque de mort que lui créaient son duel et sa supercherie, tout cela s'effondra, s'évanouit. Le cardinal offrait à Saint-Priac d'épouser Annaïs! Là seulement était la catastrophe. Et alors, rapide comme ces soudaines déflagrations de foudre illuminant la nuit, une évolution s'accomplissait dans cet esprit simple et audacieux. A tout prix, au prix de sa tête s'il le fallait, il voulait savoir comment Saint-Priac pouvait épouser Annaïs. Et, venu pour dire au cardinal: "Je suis Trencavel", il s'incarna, se transposait en Saint-Priac! Et il releva sur Richelieu un visage étincelant.

— Voilà l'homme qu'il me fallait! songea le cardinal avec une joie secrète. — Monseigneur, dit Trencavel, pour obtenir cette immense faveur, je suis prêt à tout. — Vous l'aimez donc bien réellement? — Je l'adore! dit Trencavel avec un accent de sincérité qui fit tressaillir le cardinal. Il y est un instant de silence. Puis Richelieu, lentement, reprit: — Monsieur de Saint-Priac, je

étais charmé de connaître votre personne, et vous remercie de vous être si promptement rendu à l'invitation que je vous ai fait parvenir à Angers. Mais je dois vous dire que, depuis longtemps, je connais vos faits et gestes. Votre bravoure à toute épreuve, votre force, votre habileté à manier l'épée vous ont fait une réputation dont je vous félicite. — Sous cette avalanche de fleurs, Trencavel ne broncha pas.

— Il est très fort, pensa le cardinal. Et alors, rapide comme ces soudaines déflagrations de foudre illuminant la nuit, une évolution s'accomplissait dans cet esprit simple et audacieux. A tout prix, au prix de sa tête s'il le fallait, il voulait savoir comment Saint-Priac pouvait épouser Annaïs. Et, venu pour dire au cardinal: "Je suis Trencavel", il s'incarna, se transposait en Saint-Priac! Et il releva sur Richelieu un visage étincelant.

— Monsieur de Saint-Priac, dit ce moment le cardinal, voulez-vous épouser Annaïs de Lespars?...

— Sangdieu! crie Trencavel frémissant de joie, voilà un détail que je suis heureux d'appréhender!... Saint-Priac volent! Saint-Priac indigne!... Trencavel rayonnait. Le cardinal était stupéfait. C'était une de ces fantaisies que ont le faux et le vrai échouent, s'étréignant, se donnant le baiser de cauchemar d'où va surgir le rire de la comédie ou le râle du drame.

Monsieur, reprit Richelieu avec une sorte de sévérité non exempte d'admiration, ne songez pas à nier. J'ai là vingt rapports de police. Je puis vous envoyer au gibet. — Monseigneur, dit Trencavel avec le même accent de sincérité que n'ai rien à avouer, rien à nier. — Bien. Tel que vous êtes, vous me plaisez et je vous prends à mon service. Je vous indiquerais, selon les circonstances, ce qui consistera ce service. Pour le moment, je veux que vous épousiez Mlle de Lespars. Vous savez sans doute où la trouver? — Et Trencavel répondit: — Oui, monseigneur. Je sais son logis et l'ai vu aujourd'hui même. Richelieu tressa de bon cœur et se pencha vers Trencavel: — Je me charge, moi, d'arra-

cher la meche, dit Richelieu toujours paisible. Si c'est possible, ayez-la moi avant le mariage. Et tenez, ceci est indispensable: que Mlle de Lespars vous aime ou non, veuillez ou non vous épouser, il faut qu'elle vous remette cette cassette. Je vous la rendrai, soyez tranquille, et elle contiendra alors, au lieu de parchemins inutiles, votre dot d'abord, et puis les rapports en question. Et, à ce moment, je vous jure que Mlle de Lespars vous épousera!... — Ce fut un tour de Trencavel de frissonner. Il entrevit une sombre machination. La réalité était plus terrible encore. — Que faisiez les parchemins, songait Richelieu, et alors je la tiens. Je l'oblige à accepter le nom de misérable qui est devant moi. Il faut jours après, son mari est arrêté, pendu. Et elle de même sera à jamais sous l'infamie... A moins que, d'ici là, je n'arrive à la saisir! A moins que Rascasse ne parvienne à achever l'œuvre commencée à Angers! A moins que ce Saint-Priac ne me déçoive tout à l'heure son gîte!... — Oh! songait de son côté Trencavel, le prévenir aujourd'hui même, tout de suite! Lui révéler l'effroyable danger qui le menace! Le protéger, le défendre, mettre mon épée à ses pieds!... A ce moment, un homme entra